

m'être révélée d'une manière si singulière. Je la découvris facilement, malgré les ténèbres, et, après l'avoir poussée à mon tour, je me trouvai sur un terrain vague qui s'étend derrière le store.

— Mon premier soin fut de chercher des yeux celui de vos commis qui était l'auteur de cette escapade ; j'aperçus à quelque distance une espèce d'ombre qui longeait en silence les habitations. Je ne pouvais distinguer ni la tournure ni les traits de cet individu ; mais j'étais sûr de ne pas me tromper, c'était bien celui qui venait de quitter le store peu de minutes auparavant et je le suivis avec d'autant moins de bruit que j'avais les pieds nus.

— Du reste, il eut la galanterie de ne pas aller loin. Il atteignit bientôt ces cabarets ignobles qui bordent London-street et dont la plupart, malgré les ordonnances de police, demeurent ouverts toute la nuit ; alors il s'arrêta et siffla deux fois avec précaution. Un homme sortit d'un des bouges voisins, et ils causèrent à voix basse. J'aurais bien voulu entendre ce qu'ils disaient ; mais il eût fallu traverser un square qui était éclairé par la lune, et je me fusse infailliblement trahi. Comme je cherchais un moyen d'approcher des deux causeurs sans exciter leur défiance, l'homme du cabaret prit le commis par le bras et l'entraîna presque de force, à ce qu'il me sembla, dans la maison. Après un moment d'attente, voyant qu'ils ne revenaient pas et jugeant que je n'avais plus rien à apprendre pour cette fois, je me décidai à rentrer au store par la porte secrète.

— Et vous n'avez pu, demanda Brissot précipitamment, les reconnaître ni l'un ni l'autre ?

— L'homme de la taverne était encore un de ces damnés Mexicains, car il portait un *sarape*, et j'ai vu briller un *machete* à sa ceinture... Il appartenait sans doute à la bande de Guzman, le chef du claim isolé où je m'arrêtai quelques minutes en arrivant aux placers... c'était peut-être Guzman lui-même que les constables et les policemen ont pourtant recherché avec tant de soin depuis l'affaire du tonneau de poudre ; mais je ne saurais rien affirmer à cet égard. En revanche, il me fut facile de constater que l'employé déserteur était don Fernandez. Il rentra un peu avant le jour et avec tant de légèreté, qu'il me fallut une extrême attention pour distinguer le craquement des caisses lorsqu'il les remit en place. Le lendemain tout se trouvait en ordre de ce côté, et j'aurais cru avoir fait un rêve, si je n'avais reconnu de nouveau par un examen furtif l'existence de la porte secrète.

— Et vous ne parlâtes pas à don Fernandez de son escapade nocturne ?

— J'avais un projet : c'était de le suivre une autre nuit, et de pénétrer à tout prix le motif de ces sorties mystérieuses ; il importait donc de ne pas lui donner l'éveil par une parole imprudente. Mais, soit qu'il ait deviné mes soupçons, soit qu'il n'ait pas eu de raisons pour sortir les nuits suivantes, je l'ai vainement épié depuis ce temps-là. Il dort avec tranquillité du soir au matin, pendant que je veille en enrageant, et j'ignore encore le mot de cette énigme."

Brissot demeurait plongé dans ses réflexions.

— Ainsi donc Martigny, dit-il enfin avec accablement, vous pensez que Fernandez est un traître ?

— Véritablement nous avons des motifs de le croire. Ou je me trompe fort, ou cet homme, malgré ses airs mielleux, vous hait du fond du cœur. Il est dévoré d'orgueil ; sans doute il ne peut vous pardonner l'autorité que vous exercez sur lui et même les services que vous lui avez rendus. Il me hait moi-même, et j'ai surpris certains de ses regards qui trahissaient une jalousie féroce ; il est donc dans toutes les conditions voulues pour nous devenir fortement suspect.

— N'aviez-vous pas déjà des soupçons à son sujet, lors du dernier complot ?

— Oui ; mais en examinant les choses de près, j'ai reconnu que ces soupçons pouvaient être prématurés. Fernandez est poltron ; pour rien au monde il n'eût consenti à demeurer enfermé ici, s'il eût connu d'une manière précise le danger auquel nous étions exposés. J'imagine, pourtant, qu'alors déjà il entretenait des relations secrètes avec nos ennemis. Depuis ce jour, ses craintes pour lui-même d'une part, de l'autre sa

haine contre vous et moi, son désir de vengeance peut être l'espoir d'avoir sa part dans le pillage du store ou dans le prix de mon diamant que l'on cherchera sans doute à me dérober, l'auront déterminé à faire un pas en avant, à prêter l'oreille aux propositions des scélérats ligués contre nous. Croyez en mon flair, mon cher Brissot ; je ne me trompe pas et j'ai bien jugé ce maudit Espagnol."

Brissot comprenait instinctivement que le vicomte avait raison, et, en effet, la suite de cette histoire montrera combien les inductions de Martigny étaient exactes et judicieuses.

Après un nouveau silence, le négociant reprit avec agitation :

— S'il en est ainsi, Martigny, nous ferons bien, quand Fernandez rentrera, de nous emparer de lui et de le mettre hors d'état de nuire.

— Pourquoi cela, patron ? De simples soupçons suffisent-ils pour autoriser une semblable violence ? D'ailleurs, ce drôle n'est plus à craindre, du moment que nous nous tenons en garde contre lui. Nous n'avons pas besoin de recourir à de tels moyens. Je me charge de veiller sur Fernandez et je prétends l'obliger à nous défendre de tout son pouvoir. Par exemple, au premier mouvement équivoque, je lui ferai sauter le crâne, il peut y compter.

— Tuer ! encore tuer ! murmura Brissot avec une sorte d'égarement.

— Il faut tuer ou être tué, mon cher patron, répliqua gaiement le vicomte, et cette alternative doit vous rendre philosophe.

— Du moins, Martigny, reprit le négociant, clouons au plus vite cette porte secrète.

— Je n'en vois pas la nécessité ; nous roulerons devant elle deux pesants tonneaux de marchandises, et l'on ne pourra plus l'ouvrir sans notre permission. Laissons les choses dans l'état actuel ; qui sait si bientôt cette issue ne nous sera pas utile à nous-mêmes ?

— Soit, vous avez peut-être raison, mon cher Martigny ; de grâce, conseillez-moi, pensez pour moi, car ma tête se perd au milieu de ces dangers toujours renaissants... Voyons, que faut-il faire ? Ne serait-il pas prudent d'aller au camp et de demander au commissaire des mines une garde de policemen pour me protéger ?

— Nous n'obtiendrez rien, et sans doute déjà l'autorité a reçu beaucoup de demandes pareilles, car vous n'êtes pas le seul menacé. D'ailleurs, le commissaire des mines, dont tout le monde connaît la prudence, se gardera bien, dans cette crise, de diviser le petit nombre d'hommes dont il dispose ; ce serait vouloir les faire écraser en détail par les insurgés. Il vaut mieux les tenir réunies pour garder la banque, dont la sûreté importe à la colonie entière et l'on n'y manquera pas sans doute jusqu'à l'arrivée des renforts qu'on attend de Melbourne.

— Ces renforts arriveront trop tard ! Les mineurs ne rêvent que meurtre et pillage.

— Eh bien ! nous leur tiendrons tête. Voyons Brissot, du courage ! Nous avons ici des armes, des munitions ; nous allons nous trouver sept hommes pour repousser les attaques possibles. Je me charge de donner du cœur à nos poltrons et de réduire nos traîtres à l'impuissance de nuire. Tout n'est pas perdu, que diable !... Aidons-nous et le ciel nous aidera."

En même temps il se mit à choisir, parmi les fusils dont le store était bien approvisionné, ceux qui devaient servir à armer les employés ; il prépara des cartouches et fit rouler d'énormes tonneaux devant la porte secrète.

Le négociant l'aida en silence dans ces préparatifs ; quand ils furent terminés, le maître et le commis vinrent s'asseoir sur un banc, et Brissot reprit avec tristesse :

— Quand je songe aux conséquences probables de la catastrophe qui se prépare, l'énergie et le courage me font défaut. Ce n'est pas que je craigne la mort en elle-même, je la crains seulement pour les résultats funestes qu'elle aurait à l'égard de certaines personnes chères. Vous me croyez riche, mon ami ; je ne le suis pas, ou plutôt je ne le suis pas encore. Si cet éta-

bissement venait à être détruit, je serais ruiné complètement. Ecoutez : quand j'arrivai en Australie avec de modestes capitaux, j'ignorais les usages du commerce dans ce pays, et j'ai acquis mon expérience actuelle au prix de bien des mécomptes. Le store que sur des indications insuffisantes j'ai fondé à Dorling, était une spéculation mauvaise, et mes affaires allaient mal quand on découvrit l'or dans ce canton. Aussitôt je pris un parti décisif ; j'employai tout mon crédit, toutes mes ressources pour fonder cet établissement, dont celui de Dorling est devenu seulement l'entrepôt, et je suis encore redevable à plusieurs négociants de Melbourne des marchandises considérables contenues dans mes magasins. Si donc, par suite d'un pillage ou d'un incendie, elles étaient perdues, tous les fonds déposés par moi à la banque de B*** seraient à peine suffisants pour désintéresser mes créanciers."

En entendant cette révélation, Martigny ne put retenir une exclamation où il y avait autant de désappointement que de surprise. Brissot poursuivit avec une agitation toujours croissante :

— Comme les autres, Martigny, vous me supposez avide, dur, impitoyable ; en me voyant refuser crédit aux acheteurs dans mon magasin, hausser continuellement le prix des objets de consommation, lésiner sur tout, rogner jusqu'au misérable salaire de mes employés, vous m'avez cru sans entrailles ; vous avez conclu que j'obéissais seulement à l'amour du gain. Vous vous êtes trompé sur mon compte, comme tout le monde. Je ne suis ni méchant, ni avare ; le cœur me saigne parfois quand j'applique avec tant de rigueur la règle inexorable que je me suis prescrite. Le mobile de cette conduite, je vous l'ai dit déjà, Martigny, c'est l'affection profonde, sans bornes, que j'ai pour ma femme et pour ma fille.

— Qui oserait blâmer un sentiment si légitime et si naturel ? dit le vicomte.

— Je ne veux pas, je ne dois pas revenir sur un funeste et douloureux passé ; qu'il vous suffise de savoir que j'ai de grands torts à réparer envers ces chères créatures, et que mon désir le plus ardent est de les rendre heureuses. Or, elles souffrent dans ce pays perdu, et j'ai hâte de leur donner une situation plus digne d'elles. C'est pour cela, que j'ai voulu m'enrichir si vite, m'enrichir à tout prix ; c'est pour cela que j'ai accepté cette vie de lutttes et de privations dans les placers, que j'ai attiré sur moi la haine de ces mineurs... Et voilà que je suis menacé de perdre tout d'un coup le fruit de tant de fatigues, de dangers, de si pénibles sacrifices !"

Le vicomte avait écouté ces confidences avec un intérêt réel ; il reprit amicalement :

— Il m'a semblé en effet, mon cher Brissot, que votre excellente dame se plaisait médiocrement dans la pauvre bourgade qu'elle habite, et je comprends votre impatience de l'en tirer. Quant à Mlle Clara, n'ai-je pas entendu dire là-bas qu'elle devait épouser M. Denison, le juge de Dorling ? Dans ce cas, elle s'établirait dans le pays d'une manière stable, et vous seriez obligé de vous séparer d'elle.

— Ce projet de mariage, en effet, nous souriait beaucoup autrefois ; mais il s'est fait depuis peu un changement extraordinaire dans les idées de Clara. Si j'en crois les dernières lettres de ma femme, Clara montre maintenant une sorte d'éloignement pour Richard Denison. Elle cherche des attermoiements, des prétextes, et tout fait supposer que le moment venu, elle repoussera définitivement sa demande.

— Et depuis quand, demanda Martigny d'une voix qui, en dépit de lui-même, était un peu tremblante, depuis quand ce brusque revirement s'est-il opéré dans les idées de Mlle Clara ?

— Je ne sais trop, répliqua distraitemment Brissot ; il paraît remonter environ à l'époque où vous avez passé à Dorling.

— Et pensez-vous, monsieur, balbutia le vicomte avec une émotion toujours croissante, que je pourrais être pour quelque chose... ?

Il s'arrêta, intimidé par le regard que Brissot attachait sur lui.

— Voilà, monsieur, une présomption étrange, reprit